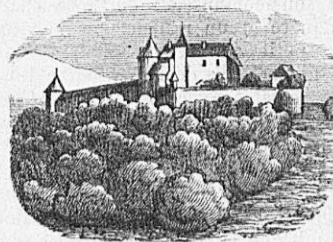




LA GRUYÈRE



JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE.

Paraissant tous les Samedis.

BUREAU DU JOURNAL Grand'Rue N° 295, BULLE.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Pour la Suisse: 1 an Fr. 3.50
» 6 mois » 2.—
Pour l'Étranger le port en sus.
Prix du Numéro 15 Cts.
On s'abonne à tous les bureaux de poste.

Prix des Annonces et Réclames.
Annonces: Pour le Canton 10 Cts.; pour la Suisse 15 Cts., la ligne ou son espace.
Réclames 50 Cts. la ligne.
Lettres et argents franco.

Les Annonces de provenance étrangère au Canton doivent être exclusivement adressées à l'Agence de publicité Haasenstain & Vogler.

Farines.

and' rue n° 282, a
i-blanc et pain de
arines 1^{re}, 2^{me}, 3^{me}
fin, avoine et tour-
[611]

rd du

olésion à Bulle jus-
manteau en
Le rapporter chez
à Echarliens contre
[592]

d'anglais.

nglaise voudrait trou-
s à donner dans sa
S'adresser au bureau
indiquera. [594]

OUER

e meublée, ré-
peut chauffer. S'a-
du journal. [596]

la ST-NICOLAS

gasin de M^{me} veuve
ulle, un grand choix
fiserie, sur-
veautés.
n: farines 1^{re}, 2^{me},
ais, tourteaux de

Prix modérés.

Elise REMY.

renti.

de 15 à 16 ans, in-
rait l'occasion d'ap-
s lucratif.
eau du journal. [591]

uvé

la route, entre Riaz
réclamer au bureau
quera. [607]

ndre

eds de foin et regain

HILLARD, entrepre-
[570]

e danse.

esseur de danse

neur de prévenir le
donnera prochaine-
danse à l'Hôtel de

faire inscrire chez
dère, Bosson fils,
ur. [586]

WINDSOR

nérateur (des che-
cain, qui, par sa supé-
rriorité à l'Exposition de
infaillible pour rendre
couleur naturelle. — Il

Bushwath & Co.

croissance abondante,
qu'ailleurs inconnue. — Ce
— Se vend en flacons et
différents et Parfumeurs.
édée, l'éminent baryton

me soit donné l'occasion
Royal Windsor.
eux ans, je l'ai recom-
et en ai fait des envois à
nt fait mille compliments
usage.

Pillette, 10, boulevard

obtenus avec votre Royal
satisfait que je l'ai de-
lé dans ma clientèle.

le l'Échiquier, PARIS.
de la maison de chaque flacon
la dessus de chaque flacon
Suisse: CLERMONT.
Dépôt à BULLE chez
eur-parfumeur. [434]

Les personnes qui prendront un abonnement à la GRUYÈRE pour l'année 1884, recevront le journal dès ce jour sans augmentation de prix.

BULLE, le 23 Novembre 1883.

A propos de la crise économique et de la ligue des consommateurs.

(Suite et fin.)

D'après la *Liberté*, donc, il est une classe de personnes qui trouvent des satisfactions intellectuelles aux dévotions lointaines, etc., qui sont le fond de tout pèlerinage; nous l'admettons et le croyons. Mais ces dévotions et cérémonies peuvent s'exécuter à domicile et dans les églises du canton aussi bien qu'ailleurs, et c'est un luxe inutile et dispendieux d'aller chercher à Paray-le-Monial, à Lourdes et autres lieux éloignés les satisfactions intellectuelles et morales qu'on peut obtenir aussi bien à Notre-Dame de l'Évy, à Bourguillon, aux Capucins de Bulle. — Le nécessaire s'impose toujours avant le luxe, lorsque les temps sont durs surtout. L'indispensable, quoi que l'on fasse, consistera toujours à avoir subsistance et abri, cet abri fût-il de quelques planches; si l'on peut s'abriter sous un toit, c'est mieux; et si le toit recouvre des appartements confortables et bien clos, c'est mieux encore; le mobilier en palissandre et la peau de lion pour descente de lit n'arrivent qu'en dernier lieu. Or, s'en aller pèleriner au loin alors qu'on peut pratiquer ses dévotions sur place, c'est vouloir le mobilier de luxe et la peau de lion alors qu'on a faim.

Un simple petit calcul en dira plus long sur ce sujet que tout le reste: les pèlerinages à Lourdes et à Paray se composaient bien de 1,200 à 1,500 pèlerins; retenons-en mille. Les frais de voyage et d'entretien s'élevaient certes à plus de 25 francs par tête de pèlerin; n'en comptons que vingt. Plus de mille personnes à 20 francs, ci: de 20,000 à 25,000 francs

au moins de dépensés par expédition, ce qui, à raison de deux pèlerinages par an, fait de 40,000 à 50,000 francs. Mais nous avons derrière nous dix ans de pèlerinages, ci: un demi-million dépensé en pure perte, c'est-à-dire pour aller chercher bien loin des « satisfactions intellectuelles, que l'on a sous la main. — Que de vêtements et d'aliments cette somme ne représente-t-elle pas? Ce ne sont pas quelques kilos de macaroni achetés de plus chez M. Kolly ou quelques douzaines de cornets pris chez M. Anthonioz qui nous rendront le demi-million, quoi qu'en dise la *Liberté*. Ainsi l'a du reste pensé Mgr Mermillod lorsque, récemment, il a voulu remettre en honneur le pèlerinage au sanctuaire de Bourguillon.

Mais le pèlerin fribourgeois, qui se rend à Einsiedlen, voit les belles fermes et les riches cultures des cantons de Berne et de Zurich, et il y puise un enseignement! nous conte la *Liberté*.

Nous voilà bien loin du temps où nos agriculteurs pouvaient en remonter à nos voisins! On nous concède qu'ils ont quelque chose à en apprendre, aujourd'hui. — Eh! bien, si la *Liberté* n'a plus que cet argument en faveur des pèlerinages, il faut les supprimer sans retard. Quoi? Vous voulez que vos pèlerins se rendent compte des cultures, des vergers et des aménagements des fermes de contrées qu'ils traversent à toute vapeur et tout préoccupés de leurs dévotions? Mais, depuis qu'ils sillonnent de la sorte les campagnes bernoises et zurichoises ont-ils, agriculturement parlant, rapporté un seul profit de leurs expéditions? Ont-ils amélioré un seul verger, émondé un seul arbre fruitier? En ont-ils débarrassé un seul tronc des drageons ou rejetons qui l'épuisent, lui et le sol? Ont-ils conquis à la culture la moindre parcelle de terrain vague, assaini un seul marais, extirpé quelques perches seulement de taillis? Avez-vous vu remplacer par une seule ferme ces sordides baraques qui abondent malheureusement sur notre sol, dans la Singine, et dont l'unique local abrite des familles entières dans la promiscuité la plus absolue?

> Tilmont avait avec lui un vieux matelot, nommé Jolivet, dont il était sûr, car ils naviguaient ensemble depuis vingt ans; nous convînmes de nos faits, et huit jours après la fuite de Dubreuil, jour pour jour, les choses étaient en bon train.

> Le matin de ce jour-là, le manchot me fit appeler dans sa chambre, il était radieux, pimpant et se frottait le menton plutôt d'un air à se faire casser les reins., que souhaier le bonjour: — Capitaine, — me dit-il, — vous avez voulu jouer gros jeu contre moi, vous avez perdu; c'est malheureux, une autre fois choisissez mieux vos confidents.

> — Comment cela? — lui dis-je sans me déconcerter.

> — Oui, — reprit-il en époussetant son collet d'un air dégagé — oui, vous deviez vous sauver demain ou après par un trou fait à la muraille de la coque du navire, à bâbord près du *Black Hole*; c'est un nommé Jolivet qui faisait le trou, vous lui aviez donné dix louis pour le faire, il m'a demandé quinze guinées pour me le vendre, et je les lui ai données bien vite; car, en vérité, c'était pour rien.

> Comme bien vous pensez, j'étais exaspéré et j'aurais étranglé Jolivet, si je l'avais tenu. — Une fuite si bien ménagée! — disais-je au manchot en trépignant, — une fuite à son heure! sur le point de réussir!... etc., etc.

> — Je conçois que c'est désolant, — me répondit le scélérat d'Anglais; — mais, pour vous consoler, capitaine, buvons un verre de madère à votre prochaine évasion.

> — Que voulez-vous, — lui dis-je, — c'est à refaire... heureusement qu'il reste de la muraille à percer. — Et comme, après tout, il n'y a pas de quoi se tuer pour cela, nous bûmes à la prochaine, et nous allâmes nous promener dans la batterie basse.

Ah! M. Théraulaz! c'est pour parquer dans le canton les milliers et les centaines de milliers de francs que lui enlèvent les pèlerinages qu'il faudrait inventer une ligue! Songez-y. Assurément, notre vénéré évêque ne vous marchandera pas cette fois-ci son concours.

CONFÉDÉRATION

Le Conseil fédéral a adopté le 21 novembre une série de propositions portant encouragements à l'agriculture sous la forme de subsides aux cantons et aux sociétés agricoles pour une somme annuelle de 250,000 francs.

Ces propositions feront l'objet d'un message à l'Assemblée fédérale.

Le Conseil fédéral a nommé lieutenants dans les troupes d'administration MM. Armand Thibaud, de Concise, à Lausanne; Conrad Uhlmann, de Feuerthalen, à Genève.

Industrie. — Le Conseil fédéral a décidé de demander à l'Assemblée fédérale un crédit de 160,000 francs, dans le but de favoriser le développement de l'industrie en Suisse. Il s'agit de fournir des subsides à des écoles professionnelles, musées industriels et autres institutions de ce genre.

La Société des agriculteurs suisses, après avoir, dans une réunion antérieure, entendu des rapports présentés par MM. Schvamm et Schenkel, a pris dans sa dernière réunion mensuelle, à l'unanimité, les résolutions suivantes: 1° La Société voit, dans une application étendue du principe de l'association à l'exploitation agricole, un moyen très important d'améliorer la situation économique des campagnards; — 2° Il est opportun de rédiger une brochure populaire rendant compte des résultats obtenus par ce système, soit dans notre pays, soit à l'étranger, indiquant les mesures à prendre pour constituer des associations de ce genre, et contenant des modèles de statuts, des formulaires et des instructions pour la comptabilité. Il serait désirable d'organiser d'une manière uniforme cette entreprise et de l'encourager, par exemple, en offrant un prix à la meilleure brochure de ce genre; — 3° Ces résolutions seront communiquées au département du commerce et de l'agriculture, avec prière de les renvoyer à l'examen de

> J'étais ou plutôt j'avais l'air navré, désespéré, tandis que le manchot n'avait jamais été plus gai; il ricanait, il sifflait, il roucoulait en chantant faux comme un Anglais qu'il était; enfin il ne pouvait cacher sa joie d'avoir fait rater ma fuite, et il était bien certainement dans son droit.

> Comme nous nous promenions depuis une demi-heure dans la batterie basse, lui toujours guilleret, moi toujours triste, un tapage infernal partit au-dessus de notre tête dans la batterie de 18, et interrompit notre conversation, qui n'était pas vive.

> — Qu'est-ce que cela? — demanda le commandant à un aspirant qui descendait.

> — Commandant, ce sont les prisonniers qui dansent; il y a bal là-haut comme tous les jours.

> Est-ce que ne voilà pas ce gneux de manchot qui s'avisa de dire: — Faites cesser, monsieur; cette joie est inconvenante de la part des prisonniers, le jour où l'un d'eux a vu son projet de fuite avorter... faites cesser aujourd'hui, monsieur.

> Et, avant que j'aie pu l'en empêcher, le chien d'aspirant remonta, et ce bruit, qui tonnait à nous étourdir, cessa à l'instant.

> Alors, je l'avoue, malgré moi je pâlis comme un mort; car, au moment où la danse cessa; un léger bruit, heureusement imperceptible pour tout autre que pour moi, se fit entendre derrière la cloison qui formait la chambre de Tilmont, chambre sur le plafond de laquelle les danseurs paraissaient sauter le plus volontiers. Ce léger bruit, qui ressemblait au cri d'une scie, dura à peine une seconde après que la danse n'ébranla plus le plancher de la batterie; mais, comme je vous l'ai dit, cette seconde suffit pour me faire un damné mal; on m'eût

faisant l'exécuteur des basses propositions le renvoi de la nomination de M. Bourgnicht, de telle sorte qu'au lendemain on dira à M. Bourgnicht: « Oh ! délicatesse ! »

Une enquête s'instruit et la justice doit être sur la trace de cet audacieux scélérat.

L'un de ces jours derniers, on a trouvé dans les rochers abrupts de la Veveyse, au Vieux-Châtel, le cadavre de Charles Millasson, de Châtel-St-Denis. On suppose qu'il a été frappé d'apoplexie.

Lundi passé, vers le soir, à Domdidier, des mauvais plaisants se sont amusés à jeter des pierres contre les fenêtres de la maison des Sœurs Théodosiennes (ancien château) et ont ainsi brisé quelques vitres. Une de ces bonnes Sœurs prit tellement peur, qu'elle tomba morte sur le coup.

Espérons que la police saura mettre la main sur ces polissons.

GRUYÈRE

Nous avons entendu le concert donné dimanche par la société de chant la *Chorale* avec la *Cecilia* et la musique instrumentale.

La société des demoiselles a fait des progrès très sensibles; l'exécution des morceaux donnés par la musique dénote qu'il y a du travail; mais à quoi bon s'attarder à la critique puisque le public de Bulle paraît vouloir se désintéresser de tout ce qui touche à la musique. Les vides qui, dimanche, faisaient peur à voir ne sont pas de nature à encourager les sociétés. La musique de Landwehr peut se consoler, elle a été plus favorisée que la *Chorale*, pourtant cette dernière se présentait dans des conditions bien plus avantageuses.

On commente beaucoup à Grandvillard et en sens divers, la mort subite de la femme d'un fervent tète-à-tête.

Mme G..... souffrait depuis un certain temps déjà d'une maladie qui ne pardonne pas.

Or, un soir, dit-on, son mari la fit transporter dans une chambre du premier étage qu'à défaut de poêle il chauffa en y plaçant un réchaud rempli de braises.

Le lendemain matin la pauvre femme avait passé de vie à trépas, asphyxiée, sans doute, par l'oxyde de carbone.

A peine cinq à six semaines après, le veuf tète-à-tête se remariait avec un ancien amour.

La défunte avait, quelques jours avant son décès, disposé par testament en faveur de son mari de tout ce qu'elle possédait.

Qu'y a-t-il là de vrai! Nous ne savons. Mais nous croyons que le titre de tète-à-tête du mari n'est pas une raison suffisante pour dispenser la police judiciaire d'une enquête.

L'officier d'état civil de Grandvillard, M. Curat Henri, est en même temps juge de paix. Nous serions curieux de savoir si, conformément à la loi, l'inscription du décès a été accompagnée d'une déclaration du médecin.

Hier, M. David Lenoir de l'Etivaz, a promené dans notre ville un chamois de 18 mois qu'il avait pris tout jeune et qu'il a élevé.

Ce charmant animal est parfaitement apprivoisé; il faisait ménage commun avec les chèvres, dormait sur le toit de la grange, rentrait à l'écurie lorsque le caprice l'en prenait, sautait, gambadait près de la maison.

M. Lenoir l'expédiait hier au jardin zoologique de Bâle qui en avait fait l'acquisition.

Malgré la surveillance aussi active qu'intelligente qu'exerce notre gendarmerie, les vols se multiplient dans la Gruyère.

La semaine passée on a volé dans une maison d'Echarlens tout le linge d'une lessive, pour une valeur de quelques cents francs.

Mercredi, des voleurs ont enlevé à l'Hôtel-de-Ville à Riaz quantité de victuaille: fromage, jambon, etc.

Inutile d'ajouter que les auteurs de ces vols méritent en liberté d'autres exploits. Il est plus aisé de faire la chasse aux amendes que de courir après les voleurs.

Sorens, le 20 novembre 1883.

Pauvre Cyprien de Praz-Genoud! Après avoir été le truculent radical des deux révisions, après avoir taxé de tièdes, de suspects, de *mitous* les plus fermes du parti libéral, être obligé, n'ayant plus d'autres mains amies à serrer, de rechercher celle de Kren-

ger, de courtiser le caissier d'amortissement, de devenir l'instrument, l'esclave des Morard et des Du-

villard, c'est triste, bien triste.

Te voilà donc transfuge, traître à ton passé, *radical noir* comme l'on dit, tète-à-tête; te voilà devenu syndic, pissenlit, fleur jaune du bouquet libertard.

Soit, c'est un nettoyage.

Mais au moins, fais en sorte comme syndic de notre commune, de ne pas te faire et lui faire vergogne et démens que tu aies sondé à l'avance les fromages que tu présentais à la commission préalable pour être envoyés à l'exposition de Zurich.

C'est tout ce que nous te demandons.

La sentinelle du Gerignoz.

Sâles, 23 novembre 1883.

Monsieur le Rédacteur,

Or, il advint que Mme Rebecca, consentit à rejoindre le toit conjugal. Je vous raconterai en son temps cette singulière réintégration au domicile du grand pharisien. Depuis, la chaste épouse passe ses heures à couler des confitures, mais plus souvent à cueillir des groseilles pour les vendre au marché et garnir ainsi l'escarcelle des chopines.

Quant au grand pharisien non seulement il tient égale la balance de la justice, mais il a ouvert boutique de bons principes, et de produits pharmaceutiques; il est, si vous le voulez, marchand d'orviétan et autres denrées de ce genre.

On annonce qu'il va servir ses drogues comme arme de guerre contre ses ennemis politiques; la potion est déjà, dit-on, toute préparée pour l'un d'eux; reste le moyen de la lui faire avaler.

Le moyen est énergique; on va, si la chose réussit, supprimer rapidement ces affreux bienpublicards.

Mme Rebecca ne serait pas encore au courant du secret, dès qu'elle aura surpris quelque chose, je vous le ferai savoir.

En attendant, veuillez agréer, M. le Réd. etc.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'empereur a accordé le 20 novembre, une longue audience au général Wannowski, ministre de la guerre de Russie, qu'il a invité à dîner.

Espagne. — *Le voyage du prince impérial d'Allemagne.*

Nous apprenons par les télégrammes de Madrid que le ministre d'Allemagne, l'attaché militaire, le directeur des travaux publics et le général Blanco, aide de camp du roi Alphonse, sont partis pour Valence. On croit que l'escadre allemande mettra 50 heures environ pour effectuer la traversée.

Un pavillon a été élevé sur le quai du Grao où le prince doit débarquer. Le Grao est à 2 kil. de la ville. Le prince se rendra au palais du capitaine-général, en passant par l'Alameda, le pont royal et la rue Saint Dominique. Il restera à Valence autant qu'il le voudra, le train royal étant mis à ses ordres. Les journaux de Valence croient que le prince arrivera dans la soirée de mercredi ou jeudi matin. S'il passe deux soirées, le premier jour représentation de gala au théâtre et le second réception au palais où les dames seront invitées.

D'après le *Manchester Guardian*, une certaine anxiété régnerait dans les cercles officiels de Berlin au sujet de la sécurité du prince impérial en Espagne. Le prince aurait personnellement refusé de se laisser accompagner de détectives allemands et, dit le journal anglais, aurait manifesté sa détermination de se reposer entièrement sur la vigilance du gouvernement espagnol.

Amérique. — On annonce que la ville d'Oskosk à l'ouest du lac Michigan, dans l'Etat du Wisconsin, est menacée d'une destruction complète par un vaste incendie qu'une tempête violente étend à chaque instant. De vastes manufactures de coton et des quantités considérables de bois de construction sont déjà devenues la proie des flammes. La population, hommes et femmes, combat énergiquement le fléau, et cherche à mettre à l'abri ses objets mobiliers. Les autorités ont demandé partout du secours.

CAUSERIE AGRICOLE.

Petits entretiens sur la vie des champs.

(Suite.)

La respiration rend l'air impur.

Je vous le répète, mes enfants, que l'air pur fait du bien et conserve la santé. Dieu en a mis, à cause de cela, tout autour de la terre sur une épaisseur de plusieurs lieues. Mais quand l'air devient impur, il nuit à la santé.

Plusieurs causes rendent l'air impur. La respiration

est une de ces causes. Les bêtes et les gens gâtent l'air avec leur souffle. On ne s'en aperçoit ni dans les champs ni sur les chemins. Un peu de mauvais souffle en pleine campagne, ce n'est rien. Les coups de vent le chassent devant eux ou l'emportent plus haut que ne vont les alouettes. Ou bien encore les feuilles des arbres le prennent, le défont et s'en nourrissent. Un peu de mauvais souffle dans l'espace, c'est une goutte d'eau de fumier dans l'Escaut. Il n'y a pas lieu d'y prendre garde.

Mais lorsque des animaux sont à la gêne dans une écurie, ou une étable, ou lorsqu'un certain nombre de personnes occupent une chambre étroite, la respiration salit et gâte l'air.

On n'est pas au bout de l'écurie d'Heurtebize et de l'étable de la Haute-Fague qu'on voudrait en être sorti. Et une fois dehors on éprouve du contentement.

Mariette a passé deux heures dans une pièce où l'on montrait des curiosités et qui était pleine de monde. Elle n'a pu rester davantage; elle allait se trouver mal. Aussitôt sortie, elle a retrouvé ses aises.

Il me faut bien vous donner un mot d'explication sur tout cela.

L'air que nous avalons journellement est un mélange de plusieurs gaz qui n'ont point de couleur et que nous voyons pas.

Il ne manque pas autour de nous de gaz qu'on ne voit pas. Lucien aurait beau regarder, il ne verrait pas celui qui sort d'un bec de reverbère. Marguerite se tenait assise auprès d'un réchaud de braise allumée, peu s'en est fallu qu'elle ne perdît connaissance à cause d'un gaz qui s'élevait du réchaud et qu'elle ne voyait pas. Thérèse en cassant des œufs pour une omelette a senti une affreuse odeur. C'était l'odeur d'un gaz qu'elle ne voyait pas. Louis est entré dans la bergerie de son oncle, quelque chose lui a picoté les yeux et ce quelque chose était un gaz qu'il ne voyait pas non plus. Eh bien, l'air que nous prenons par la bouche, par les narines et par les petits trous de notre peau est, je vous le répète, un mélange de deux gaz invisibles et qui ne sentent pas mauvais. L'un y entre pour un cinquième et l'autre pour quatre cinquièmes.

Si le gaz qui entre pour un cinquième dans la composition de l'air était seul, il brûlerait les poumons des animaux et des hommes. On vivrait trop vite et on mourrait trop tôt. Si le gaz qui entre pour les quatre cinquièmes dans l'air était seul aussi, on n'y vivrait pas du tout; et cependant ce n'est point un poison.

Avalés séparément, les deux gaz de l'air sont pernicieux, avalés ensemble, ils sont excellents. Charles ne boirait pas un grand verre de vin sans perdre la raison; mais dès que vous avez versé ce grand verre de vin dans quatre verres d'eau, il le boit sans inconvenient.

La respiration des hommes et des bêtes se fait en deux actes. Ils prennent de l'air d'abord, et, quand il a servi, ils le rejettent par le souffle.

Quand ils le prennent il est bon pour la vie; quand ils le rejettent, il a perdu sa qualité et ne vaut plus rien pour eux.

A force de le prendre bon dans une chambre close, dans une écurie, dans une étable et de le rendre mauvais, on ferait la vie impossible. Mariette allume du charbon de bois dans le fourneau. Pour l'allumer, elle ouvre la petite porte. Ce qui passe par cette petite porte est de l'air respirable; ce que rend le fourneau est un gaz qui asphyxie.

Si Mariette fermait exactement la porte et la fenêtre de la cuisine, le bon air finirait par s'user, le mauvais le remplacerait, le charbon s'éteindrait et Mariette aussi.

Le moyen d'entretenir la santé et la vie consiste donc à renouveler le bon air en se débarrassant du mauvais. (A suivre.)

Étrennes fribourgeoises

pour 1884

(Dix-huitième Année)

En vente chez les principaux Libraires.

Ce calendrier n'est plus à recommander. Il a fait ses preuves comme publication populaire où l'on trouve réunis un choix d'articles des plus variés: Histoire nationale, archéologie, agriculture, contes et nouvelles, anecdotes, drôleries, corautes, bons-mots, etc., etc.

PRIX: 1 franc.

Dimanche 29 Novembre 1883

GRAND LOTO

au Cercle des Arts et Métiers à Bulle à 8 heures précises.

